

JEAN-PIERRE GORKYNIAN

TIREUR EMBUSQUÉ



MÉMOIRE
D'ENCRIER 

TIREUR EMBUSQUÉ

Jean-Pierre Gorkynian

TIREUR EMBUSQUÉ

roman

MÉMOIRE D'ENCRIER

*Je jouais avec la lumière
Et tu m'arraches à la lumière
Tu devrais savoir pourtant que cela est dur,
Très dur d'être arraché à son pays,
Mais plus dur encore d'être arraché à son enfance.*

Wajdi Mouawad

À G.,
Et notre ange gardien.

CIBLE

Les poings. S'abattent. Sur moi. Tandis que je suis. Étendu au sol. Face contre terre.

Mon regard s'arrête sur le chemin boueux.

Ici, au printemps, les bancs de neige se transforment en ruisseaux qui irriguent la terre jusqu'à la saturer d'eau. Je pense au sol aride et brûlant d'Alep : combien faudrait-il de fleuves pour éteindre sa soif ? Je me dis : ma terre est condamnée. Faute d'eau, elle boira notre sang.

Puis soudain, un cri étouffé. Ce son m'est familier. Je l'ai entendu maintes fois. La vie qui se déchire. C'est le cri qui précède tout juste la défaite. Un corps s'effondre sur la pelouse enneigée, à côté de moi. Une masse parcourue de spasmes.

Un sniper vient de... mais d'où vient le tir ?

TIR

Vendredi, seize heures. Je jette un œil à mon téléphone. Julie ne m'a toujours pas texté. Je lui ai pourtant laissé cinq messages. Le dernier disait juste : « Rappelle-moi quand tu peux. »

Dehors, la neige tombe en flocons timides. À la radio, à la télé, dans les journaux, partout on annonce qu'une tempête historique est sur le point de s'abattre sur le sud du Québec.

Il paraît qu'ici, la neige peut ensevelir les voitures, engloutir même des maisons entières. Je pense au soleil implacable de mon pays. Ma terre me manque.

À l'école, plus personne. Ici, suffit que la cloche sonne pour que les élèves rangent leurs affaires et fuient l'édifice comme des moutons en cavale.

Ce n'est pas l'édifice le problème ; il n'est pas sur le point de s'effondrer. Aucune bombe tombant du ciel ne le menace ni aucun tir d'artillerie provenant de la rue ou du quartier voisin. Ni même des miliciens enragés voulant le réquisitionner au nom d'Allah le Tout-Puissant. Non, ce bâtiment est en parfait état de remplir sa fonction : dispenser l'enseignement secondaire à des adolescents.

Ce n'est pas l'édifice qu'ils cherchent à fuir. Plutôt leurs enseignants aux cours ennuyeux et à la voix soporifique. Moi, je suis encore ici, à contempler une affiche absurde qui sensibilise aux problèmes de violence, en attendant de voir le psy ; je me suis mis dans de beaux draps.

Tout a commencé vendredi dernier. Maxime, l'ex de Julie, se pointe devant sa case. Il la bouscule. Exige des explications sur sa nouvelle liaison avec moi. Il ne comprend pas comment elle a pu le laisser pour sortir avec *un toasté* comme moi (comme ça qu'il m'appelle). Alors, je m'interpose.

Maxime se penche vers moi, si proche que je peux sentir son haleine. Il me regarde droit dans les yeux, serre ses lèvres. Sa face, à un millimètre de la mienne.

Mon sang bouillonne.

Il me dit :

— Si tu t'approches encore d'elle, j'te *crisse* mon poing *sua* gueule. Compris, l'Maghrébin ?

Je rétorque :

— J'suis pas Maghrébin.

— M'en *kâlisse*, tu vas en manger une pareil.

— Essaie donc, pour voir.

Je n'ai pas le temps de finir ma phrase qu'il me pousse déjà contre les cases, me roue de coups, avec ses poings et ses genoux. Un vrai amateur.

Derrière, Julie qui lui crie d'arrêter.

Je me rappelle alors de ce que m'a enseigné mon ami Salah, peu après que Mourad m'ait cassé le bras, dans la cour du lycée français d'Alep. Il avait mis ses poings en position de combat. «Le truc, m'avait-il expliqué, c'est que, dans ce genre de situations, il faut d'abord que tu te protèges en sortant de l'axe d'attaque, puis que tu neutralises le bras adverse. Là, tu lui envoies une première frappe sur la gueule avec ton poing droit, un second coup au niveau des couilles – avec ton pied, comme ça – puis tu termines en lui flanquant ton coude sur le nez, pour le casser, tu vois ? C'est un truc israélien.»

Je fais une improvisation libre à partir de ces conseils, ce qui donne un résultat satisfaisant.

Maxime s'écroule par terre. Puis soudain, un dé clic : je m'acharne sur lui à coups de poings dans les côtes et sur la figure. Comme si j'étais possédé par un esprit vengeur assoiffé

de sang. Ce n'est plus son visage que je vois devant moi, mais un autre.

Tous les regards demeurent un instant figés sur nous. Dérouté, mon ami Kevin me prend par les épaules, tente de m'arrêter.

— C'est bon, *man...*

Comme un spectateur, je reste étrangement détaché de tous ces mouvements.

— *YO ARRÊTE! TU VAS LE TUER, MAN!!!*

Soudain, mon corps se détend. Je sens mes mains brûler. Mes poings sont rouges. Mon corps, haletant. Maxime se tortille au sol, le corps plié en deux, le visage couvert de sang.

Il n'arrête pas de répéter son mantra préféré :

— Ostie de câlisse de tabarnak, ostie de câlisse de tabarnak. Puis, il me regarde dans les yeux, et ajoute : TOÉ, t'es un ostie de câlisse de tabarnak!

Je me tourne vers Julie. Son regard est terrorisé.

Avant que la sécurité débarque et me rattrape, je prends la fuite. Je suis dehors, sans mon manteau. Je cours comme un égaré. L'air frais me glace les bronches. Je monte dans le premier bus qui passe.

Quelques jours de suspension plus tard, je suis convoqué au bureau du directeur. Les caméras de surveillance ont tout capté. La direction qualifie mon geste d'« incompréhensible » et d'une « violence inouïe ».

— C'est un comportement inacceptable! martèle M. Giroux, le directeur en complet cravate.

Son regard courroucé jure avec sa bonne humeur habituelle. N'eussent été mes excellents résultats scolaires et ma tante Mahboubeh – sa coiffeuse depuis quinze ans – j'étais immédiatement renvoyé. Elle est venue exprès pour prendre ma défense. Pour l'occasion, elle s'est fait faire une mise en plis et une nouvelle manucure. Elle porte un jean moulant. Un rouge à lèvres somptueux. Un haut minuscule, pouvant à peine contenir ses seins. Le tout, à peine dissimulé sous un immense manteau de fourrure dont elle s'est débarrassée d'un geste théâtral.

— Oh! Vous avez raison, monsieur Giroux. Mais Shams n'est qu'un petit garçon, vous comprenez? Il faut l'aider, pas l'abandonner... s'exclame d'une voix vibrante ma tante Mahboubeh.

Ébranlé par tant de splendeur orientale, monsieur Giroux, en haut fonctionnaire dévoué qu'il est, redresse son buste en forme de poire. Il fait les cent pas, puis se lance dans un monologue interminable, rappelant, doigt levé, que l'école a pour mission d'amener chaque élève à son «développement intégral», le tout dans un climat familial «propice à l'épanouissement».

Afin d'éviter toute chance de récurrence, je devrai suivre une thérapie si je veux pouvoir terminer mon année à la polyvalente.

Après tout, je suis un enfant de la guerre.

Le psy ouvre la porte. C'est un grand homme à lunettes, à la chevelure broussailleuse, légèrement barbu, vêtu d'un vieux veston qui sent le tabac. Il se présente en me tendant une poignée de main ferme : Sylvain Ménard.

— Tu dois être Shams Najjar, je suppose ?

J'acquiesce.

Il me fait signe d'entrer. La pièce est minuscule, dotée d'un bureau envahi par des piles de livres, de revues, de dossiers et des tas d'autres documents, factions qui rivalisent pour un peu d'espace. Il y en a même au sol, et un amoncellement sur un petit classeur. Faute d'étagère, quelques bouquins reposent aussi sur le rebord de la fenêtre, par laquelle je vois tomber le jour. Au centre de la pièce, une chaise et une petite table basse sur laquelle reposent une plante timide et une boîte de Kleenex.

Ménard fait rouler la chaise située derrière son bureau, la place ainsi devant celle qui m'est destinée. Il m'invite à m'asseoir. Il me paraît épuisé, malgré sa jovialité apparente. Ses épaules arrondies traînent un poids pesant. On dirait l'allure de mon père, depuis le début de la guerre. Le même air bienveillant qu'on sent toutefois porté par des traits érodés. Comme pour se défilier à mon examen de sa personne, il brise le silence, me demande comment était ma journée.

— Bien, je lui réponds.

Qu'est-ce que j'ai fait ?

Je lui lance un regard de travers. Lui dis que j'ai été à mes cours... Quoi d'autre?

Il veut que j'approfondisse pour apprendre à mieux me connaître.

— Comme quoi?

Il me demande si j'aime le sport.

Bof. Et encore?

Depuis combien de temps je suis arrivé au Canada?

— Huit mois.

D'où je viens? De la Syrie.

Où je vis? Chez ma tante.

J'ai quel âge? Dix-sept ans.

Ma langue maternelle? L'arabe.

Après quelques échanges – pour lui expliquer mon fort accent avec mes *r* roulés – je lui balance que ma mère est Française, que mon père a fait ses études à Paris et que j'ai fréquenté le lycée d'Alep. Ménard tire un stylo de son veston, s'empare d'un document broché sur le coin de son bureau et d'un calepin pour servir de support. Il me demande si je sais pourquoi je suis ici.

— Parce que je me suis battu.

— Tu te bats souvent?

Je m'esclaffe.

— Dans mon pays, celui qui refuse de se battre ne survit pas. Ménard joint ses mains devant lui:

— Peux-tu préciser?

Je m'énerve. Lui parle de ce milicien qui a menacé de faire sauter la cervelle du boulanger, si l'homme ne lui donnait pas tout son pain pour nourrir ses gars qui combattaient au front. Ça s'est passé dans le quartier à côté de chez nous. Toute la ville était assiégée. Le seul fait de manger du pain était devenu un luxe.

— Pour du pain, je répète, en mimant la gâchette d'un fusil, canon posé contre ma tempe.

Ménard sourcille, coche une case, écrit deux ou trois mots.

Je tente de le rassurer : tout ça n'a rien à voir avec Maxime. C'était un accident. Ça ne se reproduira plus.

— Hm-hum... répond Ménard soucieusement.

Tout en considérant sa feuille, Ménard tapote ses lèvres de son index, comme s'il réfléchissait.

— Es-tu stressé, parfois ?

— Stressé ?

— Oui : stressé, anxieux, angoissé... ce genre de choses.

— Pas particulièrement...

— Mais quand ça t'arrive, qu'est-ce que tu fais ? insiste Ménard.

— Qu'est-ce que je fais pour ?

— Gérer ton stress, complète-t-il.

— Par exemple ?

— Ben, moi par exemple, je médite. Ça aide à me détendre, trouver la paix.

— La paix ?

— Oui, quand je suis stressé (il a fermé ses yeux et pris une grande inspiration avant de les rouvrir) la méditation m'aide à retrouver une paix intérieure. Toi, tu fais quoi ?

— Rien... je fume, c'est tout.

Ménard acquiesce de la tête, coche une autre case, griffonne quelques mots encore, avant de déposer le tout sur la petite table. Il prend sa valise, l'ouvre sur ses genoux et en sort plusieurs autres documents qu'il me tend.

— J'aimerais que tu regardes ça, cette semaine. Avant notre prochaine rencontre.

Je soupire, considère les nombreuses feuilles retenues par un trombone. Je lis : « Boîte à outils pour gérer mes émotions ».

— C'est quoi ça ? que je demande.

— Ça, c'est des outils physiques et personnels qui vont t'aider à mieux canaliser ton énergie, et à gérer ton agressivité.

Je feuillette les documents.

— Et ça ?

— Oh ça... juste un petit questionnaire, facile à remplir.

Je parcours les feuilles et je lis « Encercler l'énoncé qui décrit le mieux comment vous vous êtes senti(e) ».

Pensées ou désirs de suicide :

0. *Je ne pense pas du tout à me suicider.*
1. *Il m'arrive de penser à me suicider, mais je ne le ferai pas.*
2. *J'aimerais me suicider.*
3. *Je me suiciderais si l'occasion se présentait.*

Je jette les feuilles sur le bureau de Ménard et lui dis :

— Monsieur, si j'avais voulu me tuer, croyez-moi, je l'aurais fait depuis longtemps.

Ménard reprend les feuilles, me les tend délicatement et me dit :

— Écoute, si ça marche pas, laisse tomber. On fera autre chose à la place. Mais essaie donc, pour voir.

Je prends les feuilles. Ménard regarde l'horloge, puis me dit :

— L'heure est terminée, on se voit la semaine prochaine ?

— D'accord, je réponds sans conviction.

Je prends mon sac à dos. En sortant du bureau, je fais une boule de papier avec les documents que Ménard m'a remis, les jette dans la première poubelle venue.

Dehors, je regarde mon téléphone encore une fois. Toujours pas de nouvelles de Julie.

Je couvre ma tête de mon capuchon, puis décide d'aller voir au café Sacramento, au cas où elle s'y trouverait. C'est à deux coins de rue de l'école et elle y flâne tout le temps. C'est là, d'ailleurs, qu'on s'est rencontrés pour la première fois, l'automne dernier. J'avais intégré la polyvalente depuis presque deux mois. Elle avait les cheveux ramenés en queue de cheval, comme c'est son habitude, avec des boucles d'oreille *Peace & Love*. Elle portait un jean bleu, troué aux genoux, avec une veste en cuir mauve. Son iPhone, collé contre ses fesses, dans sa poche arrière. Elle sentait le savon aux fruits. Comme je venais pour payer à la caisse, elle a tout de suite remarqué mon accent et m'a demandé d'où je venais.

J'ai répondu : « D'Alep. »

Elle a écarquillé les yeux (comme si elle venait de tomber sur un trésor) : « Intense ! »

Pour Julie, tout est toujours *intense*. Cette fille se laisse happer par la vie tout comme elle prétend en accepter les conséquences. D'ailleurs, les souffrances font partie du quotidien, c'est bien connu. Sa devise préférée est : *Life goes on*. J'en suis, apparemment, la preuve vivante.

Ce jour-là, elle m'a offert le café ; c'est comme ça qu'on s'est liés d'amitié. Quelques semaines plus tard, elle laissait définitivement son copain, Maxime. Elle ne se « retrouvait plus » dans cette relation. Après tout, c'était son premier chum, se justifiait-elle, en voulant dire qu'on finit toujours par larguer les premiers chums. Mais lui, évidemment, ne l'entendait pas comme ça.

De ma vie, je n'avais jamais rencontré de fille aussi libérée, qui plus est, aime le sexe ouvertement, plus que tout. Ça ne faisait pas une semaine qu'on sortait ensemble, qu'elle m'avait déjà fait parcourir tout le kama-sutra (à moi qui n'avais pratiquement jamais embrassé une fille de ma vie), sans exiger de moi ni serment ni mariage. Du jamais vu.

Fille d'un père travailleur social et d'une mère militante en droit de l'environnement, Julie est déjà membre d'Équiterre, comme en fait foi sa carte d'adhésion, qu'elle ne se gêne pas de montrer à la ronde. À dix-sept ans, elle a déjà fait un voyage de coopération internationale au Costa Rica avec sa classe, remporté plusieurs compétitions de patinage artistique et embrassé plusieurs filles avec la langue. Elle affiche un optimisme sans bornes, siège dans une multitude de comités étudiants, et adore ça quand je lui fais savoir que la vie continue chez les habitants de ma ville en guerre. « Quelle *résilience* », murmure-t-elle alors avec émotion, en parlant du peuple syrien. De tous les maux de la Terre, rien ne la bouleverse plus que les conflits armés. Ardente défenseuse de toutes les minorités, elle méprise tout ce qui n'est pas « opprimé ». Comme Maxime, par exemple, joueur vedette de son équipe de basket, avec qui

elle était depuis le secondaire 3, et qu'elle trouve maintenant *franchement cave*, selon ses propres mots.

Une semaine avant notre bagarre, Maxime était d'ailleurs venu m'avertir pendant le cours d'éducation physique. Il s'était approché de moi en driblant le ballon avec l'assurance d'un Michael Jordan. Tout en poursuivant sa démonstration, il m'avait soufflé: «*Back off* de Julie! Moi pis elle, c'pas terminé...»

Comme je ne bronchais pas, il avait ajouté: «Tu *catches*?»

À vrai dire: non, je ne *catchais* pas. Il m'a fallu deux ou trois mois avant de bien comprendre la langue de ce pays. Rien (absolument rien) ne m'y avait préparé. Surtout pas M. Soupet, notre prof en seconde qu'on croyait toujours sur le bord d'une crise cardiaque, tant il était vieux. Tantôt anglais, tantôt français... les Québécois ont même trouvé le mot parfait pour décrire cette singulière alternance: *franglais*. Faut dire que, moi aussi, j'ai mes biais: «*Tayyib*, OK!» «*Kifak*, ça va?» «Merci *ktir*»... Autant d'expressions qui m'ont valu les bouffonneries de mon pote Kevin. Sans parler de mes r roulés.

— As-tu fini de rire sur moi? avais-je un jour rugé.

Hilarité générale.

— *Dude*, j'ris d'*toé*; pas «sur» *toé!* avait raillé Kevin.

En tous cas, j'ai fini par m'habituer aux subtilités du patois local et me suis promis de revenir un jour à Alep pour raconter à mes vieux potes comment ils parlent, ici. Toujours est-il qu'ignorant ce qui semblait être des avertissements à cette époque, Julie et moi on continuait de se tenir la main dans les corridors, de s'embrasser en public.

Le soir de l'incident avec Maxime, Julie me téléphone pour me demander comment je vais. Je lui dis que je me sens bizarre, que j'ai besoin d'être avec quelqu'un. Elle m'invite aussitôt à la retrouver chez elle.

Ses parents ne sont pas mariés. Il paraît que c'est très courant, dans ce pays; personne n'y voit de problème. Pas même la moindre honte. Ils disent *mon chum* ou *ma blonde*,

peu importe leur âge, qu'ils soient ados ou même vieillards. Mariés ou pas, à leurs yeux, c'est la même chose ou presque. Chaque fois qu'on se voit, ils me demandent toujours des nouvelles de ma tante, de la Syrie, de l'école, etc. Ils m'adorent, mais je ne sais pas pourquoi ; on se connaît à peine. Ils insistent pour que je n'hésite pas à faire appel à leur aide si j'ai besoin de quoi que ce soit. Ils tiennent à faire leur part pour que je me sente chez moi, ici, au Québec.

Chez moi. Ici. Au Québec.

Dès que je passe le seuil de la porte, son père m'invite à manger. Il m'interroge au sujet de la cicatrice que j'ai sur le front. Je lui réponds que j'ai fait une mauvaise chute sur la glace. «Sont rudes, nos hivers québécois!» il s'exclame. J'acquiesce, je fais l'innocent.

C'est une famille aimante, que rien au monde ne pourrait ébranler, dirait-on. Même pas l'apocalypse. À table, les parents se font les yeux doux et s'échangent des petits mots d'amour. Ils caressent les cheveux de leur fille. Elle a un petit frère, aussi : cinq ans. Adorable. Durant le repas, les cellulaires sont formellement interdits ; chacun doit raconter sa journée à tour de rôle. C'est une tradition à laquelle personne n'échappe. Julie se garde bien de parler de la bagarre, plus tôt cet après-midi. Quand arrive mon tour, sa mère me ressert de la nourriture et remplit de nouveau mon verre de vin. Les regards sont tournés vers moi. Tous veulent m'entendre parler de *l'exil*.

Après avoir mangé, Julie me fait monter dans sa chambre, et on parle de nos émotions. Elle retire son chandail, dégrafe sa brassière. Elle prend ma main et la pose, sans complexe, sur un de ses seins aux mamelons tout roses. On s'embrasse, puis elle me suce un moment, sans que je n'aie rien demandé. Elle m'enfile une capote. Nous essayons quelques positions. Elle finit par me chevaucher, et plante son regard dans le mien. Elle augmente la cadence, se caresse d'une main et, de l'autre, porte mes doigts à sa bouche pour étouffer ses cris. Au rez-de-chaussée, son petit frère joue aux legos. Ses parents écoutent la télé. Personne ne fait cas de ce qui se passe en haut. Il semble

que ce soit acceptable. Ici, la liberté n'a vraiment aucune limite. Le lendemain, je déjeune avec toute la famille, tranquille. Ma main, couverte de morsures.

Nous sommes allés à l'école ensemble. Mais depuis ce matin-là, elle n'a plus donné de nouvelles.

Arrivé devant le Sacramento, je regarde par la fenêtre, pour voir si elle est là. À l'intérieur, la faune habituelle : une peuplade de bohèmes aux pulls délavés et aux pantalons troués. Ils sont attablés, chacun devant leur Macbook et une tasse de café *équitable*, et lisent des essais révolutionnaires ou des biographies de politiciens marxistes célèbres.

Aujourd'hui, Julie ne s'y trouve pas.